

Taxi Téhéran :

Condamné en 2010 par le régime iranien à ne plus réaliser de films ou écrire de scénarios, le cinéaste Jafar Panahi n'a de cesse, depuis, de s'interroger sur le cinéma : qu'est-ce qu'un film ? Qu'est-ce qu'un réalisateur ? Tourné de façon clandestine, *Taxi Téhéran* apparaît comme un malicieux et courageux pied-de-nez à cette interdiction d'exercer, questionnant en permanence la nature et la signification des images à l'écran, des vidéos réalisées avec un téléphone portable à celle enregistrée par une caméra de surveillance. A partir de quand leur enchaînement constitue-t-il un récit ?

« *T'as rien d'un chauffeur de taxi* » lance, suspicieux, un premier passager au conducteur de taxi. Démasqué par le client suivant, livreur de DVD, l'homme au volant n'est autre que Jafar Panahi, visage débonnaire et regard bienveillant sur ses semblables. Les spectateurs n'ont de cesse, au cours des pérégrinations de ce taxi, de réfléchir au genre de l'œuvre qui se dévoile à eux : est-ce un documentaire ? Une fiction ? Ces passagers sont-ils des personnages plus vrais que nature ou de véritables quidams ? C'est la mise en scène, le propre des images de cinéma, qui lève progressivement le mystère.



Film testament, enregistrement d'une leçon de cinéma ou vidéo de surveillance : avec humour, le film s'interroge sur la nature des images et des récits.

La Traversée :

Dès la séquence d'ouverture de *La Traversée*, la voix off de Kyona et son carnet de croquis nous plongent dans son enfance. Son histoire fait écho aux récits de nombreux migrants et s'inspire de celui des proches de Florence Miailhe. Cette double origine confère au scénario un caractère universel. « *J'ai vu se refléter dans le parcours des familles kurdes, syriennes, soudanaises, afghanes, celui de ma propre famille juive* » explique la réalisatrice, précisant qu'elle s'est appuyée, pour certains personnages et décors du film, sur les dessins de sa mère, partie sur les routes en 1940 en direction de la zone libre.

Construit sous forme de flash-back, le récit de Kyona s'articule en plusieurs chapitres, qui correspondent à autant d'étapes dans son parcours : le départ précipité, la séparation d'avec ses parents, la vie auprès d'Iskander et sa bande, etc. La réalisatrice et sa co-scénariste Marie Desplechin transcendent la réalité sombre de l'exil en adoptant les codes du conte et ses personnages archétypaux : pendant leur périple, Kyona et son frère vont rencontrer des enfants perdus, tels le Petit Poucet et ses frères, un couple vorace comme des ogres et Babayaga, une vieille femme aussi étrange qu'une sorcière.



Un récit en animation qui adopte la forme du conte, avec un couple d'ogres et une figure de sorcière.

FICHE PARCOURS

RÉCIT, MENSONGES ET IMPOSTURE

La Nuit du chasseur :

« *Comme je ne suis pas un inventeur d'histoires, je suis devenu un raconteur d'histoires* » confessait le réalisateur Charles Laughton. Adapté du roman éponyme de Davis Grubb, le scénario de **La Nuit du chasseur** travaille le récit sous toutes ses formes orales : à la berceuse en voix off du générique succède la lecture d'un passage de la Bible par un visage en médaillon dans le ciel, à laquelle font écho un combat de mains métaphorique et une glaçante scène de prêche, tournée en clair obscur. Le film se dévoile ainsi comme une réflexion éblouissante sur la mise en scène des différentes formes de récits.

« *Tu as la parole, Seigneur. Je la porte* » s'amuse Harry Powell, serial killer et imposteur malin. C'est avec ce personnage de monstre démoniaque, dont la manipulation repose sur l'art oratoire et la fabrique de mensonges, que **La Nuit du chasseur** se pare des habits du conte horrifique. Tour à tour ogre menaçant et réplique de Barbe Bleue, Powell incarne une figure ambiguë du Mal, entre épouvante et séduction. Faux pasteur puis faux père, maître en duplicité, son ombre et sa silhouette terrorisent les enfants. « *Gardez-vous des faux prophètes* », les avertit Miss Cooper, seule adulte clairvoyante du film.



Récit céleste, combat de mains ou prêche fanatique : trois façons de narrer « l'histoire du bien et du mal ».

En liberté ! :

Sous l'apparence du polar, **En liberté !** interroge la mise en récit du réel. Parodie de scène d'action dans laquelle le justicier prend le temps de composer un selfie héroïque, arme bien en vue, la séquence de générique s'avère n'être que la recreation imaginaire d'une mère pour reconforter son fils orphelin. Ses histoires du soir constituent la colonne vertébrale du film, variant au gré des informations qu'elle déniche sur les activités répréhensibles de son mari, faux héros et vrai ripoux. Ils permettent à la mère de dévoiler progressivement la vérité à son fils et au film d'affirmer l'importance et l'utilité de la fiction dans nos vies.

« *C'est n'importe quoi cette statue : c'est pas sa silhouette, c'est pas son nez. Il n'y a rien de lui !* » constate Yvonne, doutant de la conformité de la représentation à l'original qui était son mari. Mais quel modèle celui-ci était-il vraiment ? Jouant de la répétition des séquences, le scénario éclate le récit et déboulonne la légende de cet imposteur, dont les mensonges ont envoyé un innocent en prison. Ce dernier n'a de cesse, dès sa libération, de (mal) agir pour justifier a posteriori cette condamnation. Symboles de dissimulation, les masques que portent les personnages apparaissent comme un motif récurrent et éloquent du film.



Selfie flatteur, récit louangeur d'une mère à son fils ou statue héroïque : comment travestir le réel pour tisser des lauriers à un imposteur ?

FICHE PARCOURS

RÉCIT, MENSONGES ET IMPOSTURE

Conception et rédaction : Margot Grenier

LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA EN PAYS DE LA LOIRE 2023-2024